

*1/3*  
*A Monsieur le Comte Ladislas Lamski  
hommage respectueux de l'auteur*  
*M. Captier*  
*13/1*

DE LA HAUTE ÉDUCATION

ET DE

# L'ESPRIT DE FAMILLE

PAR

**LE R. P. CAPTIER**

PRIEUR DE L'ÉCOLE ALBERT-LE-GRAND.

---

DISCOURS PRONONCÉS AUX DISTRIBUTIONS DES PRIX

DE L'ÉCOLE ALBERT-LE-GRAND

à Arcueil, le 6 Août 1868 et le 6 Août 1869.

---

PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Rue Cassette, 29.

1869











DE LA HAUTE ÉDUCATION  
ET DE  
**L'ESPRIT DE FAMILLE**

PAR  
**LE R. P. CAPTIER**  
PRIEUR DE L'ÉCOLE ALBERT-LE-GRAND.

---

**DISCOURS PRONONCÉS AUX DISTRIBUTIONS DES PRIX**

DE L'ÉCOLE ALBERT-LE-GRAND

**à Arcueil, le 6 Août 1868 et le 6 Août 1869.**

---

PARIS  
LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET C<sup>ie</sup>  
IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS  
Rue Cassette, 29.

—  
1869

DE LA HAUTE ÉDUCATION

# L'ESPRIT DE FAMILLE

LE R. P. GASTIER

DISCOURS PRONONCÉS AUX INSTRUCTIONS DES PAIRS



223276

PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERC

ÉDITEUR DE N. P. LE CLERC ET DE L'ÉDUCATION DE PARIS

Rue de la Harpe, 29

1868

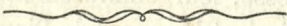


— DE —

# LA HAUTE ÉDUCATION MORALE

PENDANT ET APRÈS LE COLLÈGE

(6 Août 1868).



MESSIEURS,

Cinq années se sont écoulées depuis que nous ouvririons cet asile à la jeunesse..... déjà plusieurs de nos très-jeunes fondateurs d'alors, entrés dans la dernière et plus difficile phase de leur éducation, voient s'ouvrir devant eux la porte magique par où l'on passe de la vie du collège à la vie du monde. Il devient nécessaire de leur montrer leur mission et de leur enseigner comment on fait des hommes forts pendant qu'ils gardent encore le triple don de Dieu dont la perte est irréparable : ils ont la confiance qui fait aborder de front les obstacles la beauté qui charme, attire et communique les mystérieux et féconds enthousiasmes ; ils ont le temps enfin, qui réparera les fautes de l'inexpérience. La jeunesse ainsi ornée, ainsi armée, a la royauté de l'avenir ; à elle d'achever le bien que nous avons ébauché ; à elle de nous faire entrevoir l'aurore des jours de paix et de progrès que nous avons désirés sans les atteindre.

Cette mission, soyez-en certains, Messieurs, vos fils s'y dévoueront s'ils savent traverser sans naufrage leurs premières années de liberté, s'ils conservent au contact même de l'égoïsme du monde la flamme des seize ans, si, gardant leur cœur pur jusqu'à la maturité, ils peuvent, le regard fier, le front haut, s'écrier : « J'ai connu les feux de la jeunesse, leur embrasement m'a laissé tel que toujours j'ai aimé le regard de Dieu et le baiser de ma mère. »

Une mission à accomplir ! la préparation des temps nouveaux ! les grands et durables dévouements ! Ah ! ce rêve, ce beau rêve a été le nôtre à tous : quel est l'homme de cœur qui ne s'est vu quelque jour marchant au-devant de l'avenir comme un conquérant ? Pourquoi un si beau rêve est-il souvent suivi du plus triste, du plus égoïste réveil ? C'est parce que l'éducation supérieure n'assure pas suffisamment la persévérance du jeune homme. Cette persévérance, Messieurs, vous saurez l'inspirer à vos enfants en donnant une généreuse impulsion à leur cœur par les trois moyens sur lesquels j'essaye d'appeler votre attention :

D'abord vous leur ferez comprendre le bien qu'ils peuvent accomplir ;

Puis vous les formerez sans crainte à l'usage de la liberté ;

Enfin vous les placerez dans un milieu où ils puissent trouver l'exemple et l'émulation du bien.



I

Ce devoir d'instruire dans le bien est le premier et le plus grand de ceux qui constituent l'éducation ; il est à l'origine même de la famille, il préside à la naissance de cette vie cachée, de cette vie intime, qui se forme loin du monde entre Dieu, le père de famille, la mère et l'enfant, les quatre membres essentiels de la société domestique. Je ne sais pas d'art plus important que celui de former dignement sa vie intime, de la rendre pure, élevée, grandiose même dans sa simplicité. Cet art exige un travail, des efforts soutenus, un choix sévère des pensées auxquelles on prêterait ses lèvres, un véritable empire sur son cœur. Notre nature est un mélange de bien et de mal ; notre âme, plus encore que la terre, a ses montagnes et ses vallées, son désert et ses oasis, ses routes sûres et ses abîmes ; et notre âme est comme une demeure pour l'âme de l'enfant que nous élevons ; l'enfant que notre tendresse enveloppe respire en nous la vie ou la mort, suivant notre manière de sentir et d'agir autour de lui. Rien n'est indifférent ici, et je n'hésite pas à croire que la première affection qui se penche sur l'enfant au berceau laisse en lui une marque, un signe, un germe de son avenir moral. La première caresse est une semence d'égoïsme ou de dévouement, suivant que le cœur qui parle veut jouir de l'enfant ou veut se dévouer à lui.

La vie intime de nos premières années, toute confuse qu'elle est dans nos souvenirs, reste comme un idéal dont notre imagination est à jamais illuminée ou ternie. Ah ! bénies sont les familles dans lesquelles les plus vives tendresses se sont donné pour but d'éveiller par leur chaste attouchement la conscience immaculée de l'enfant ! Tant vaut la conscience de l'enfant, tant vaut son cœur, tant vaut son avenir ! Malheureusement on le comprend trop tard..... il faudrait faire deux fois l'expérience de la vie, car beaucoup d'enfants sont victimes de ce que leur première éducation a été plutôt un amusement qu'une initiation au bien. Alors l'œuvre mal commencée devient chaque jour plus difficile, les obstacles se multiplient et se grossissent, le découragement gagne les cœurs, et la famille se sent bientôt incapable de l'œuvre qui serait sa plus vraie gloire.

Ah ! Messieurs, si vous n'avez su vous faire une vie de famille retirée, intime, pleine du charme que produit une étroite union, si vous n'avez su captiver qu'à demi vos enfants, comment résisterez-vous aux dangers de la vie compliquée et pleine de hasards que le monde vous impose ? comment former vos fils à passer près de la boue sans s'y salir, près du plaisir sans s'y enivrer, près du luxe sans y devenir frivoles, près de l'intrigue sans y perdre la simplicité, près d'une société molle et fiévreuse sans y oublier ce grand Dieu dont l'amour est calme et éternel ? Suffirait-il d'ailleurs de les préserver de ces périls ? ne voulez-vous pas leur apprendre à bien user de toutes choses, de leurs talents, de leur santé, de leur fortune, de leur influence, de tout ce que la Pro-



vidence leur confie? Ne voulez-vous pas leur apprendre comment il faut tirer le bien même du mal, dont la vue souvent inévitable excite dans les nobles âmes des haines vigoureuses et des sacrifices réparateurs? Telle est votre pensée, Messieurs, telle est votre volonté, et c'est ce qui rend si grave à nos yeux notre part de responsabilité quand vous nous confiez l'éducation de vos fils. Placés en face de ces âmes, qui s'ouvrent lentement à la lumière et qui se sentent libres avant de comprendre à quoi la liberté oblige, nous traversons des heures d'angoisse dans lesquelles le sentiment de notre faiblesse et la médiocrité de nos premiers résultats nous accablent d'autant plus que nous visons plus haut. Souvent alors nous voudrions qu'il nous fût permis de décliner toute responsabilité!

Remarquez, Messieurs, combien est grande la difficulté de l'éducation publique : tel moyen qui réussit toujours auprès d'un élève échoue auprès d'un autre, de telle sorte que l'action personnelle du maître, qui semble si importante, prend un caractère presque aléatoire ; si certains enfants attirent et se donnent en vertu d'une sympathie primesautière, d'autres cèdent à un instinct rebelle et semblent toujours voir un piège sous le bien qui leur est proposé ; il en résulte que, tout en donnant une large part à la direction intime, nous devons employer des moyens plus impersonnels, des moyens qui captivent non pas directement le cœur, mais d'abord l'intelligence, et par elle l'âme tout entière, sans aucune apparence de pression.

Ces moyens, que réclament surtout les âmes d'élite,



sont de deux sortes : l'un, tout caché, c'est la prière adressée à Dieu dans le secret de la vie privée ; l'autre, au contraire, très-apparent, c'est l'enseignement.

Cet enseignement est moins souvent une démonstration directe du bien qu'une sorte d'élévation des esprits, que nous mettons à même de voir de plus haut et de penser plus largement. Il consiste à appeler à notre aide tout ce qu'il y a de beau dans le passé ; à mettre nos chers élèves en communication habituelle avec les intelligences supérieures de tous les siècles ; à former pour eux comme un aréopage, où siègent ensemble les écrivains de la Grèce et de Rome et leurs modernes rivaux qui ont fait notre langue française, puis les grands caractères historiques, puis les hommes plus grands encore, qui pour leur charité sont appelés des saints. Nous introduisons vos fils dans cette auguste assemblée, nous leur enseignons le langage qu'on y parle, nous les engageons à contempler ces figures que les siècles n'ont pu vieillir : « Enfants, leur disons-nous, ils sont nos maîtres et les vôtres ; ils nous ont appris le peu que nous savons ; ils nous ont donné ce que nous avons de meilleur. Ecoutez-les, apprenez des uns les grandes pensées et l'art de bien dire, apprenez des autres l'honneur des belles actions et le secret de devenir meilleurs.

Puis nous leur ouvrons le grand livre de l'histoire, le récit de ce combat jamais fini, de cette lutte tenace de la vérité contre l'erreur, du droit contre la force, du progrès contre la décadence. Nous y montrons comment on distingue le bien du mal, comment on pratique la dignité personnelle, l'indépendance du caractère, le dévouement



aux intérêts publics. Enfin, après Bossuet, nous cherchons à y découvrir cette harmonie d'ensemble où se révèle la Providence exécutant son plan lentement, de siècle en siècle, malgré l'apparente confusion qu'apporte la libre action des hommes.

L'histoire se divise sous nos regards en deux grandes périodes, l'une formant un piédestal et l'autre une couronne au Dieu fait homme, qui a partagé nos douleurs et dont nous espérons partager la gloire. Nous devons souvent regarder cette couronne tressée de dix-huit siècles, dans lesquels l'œuvre du Christ se déroule sereine au milieu des tempêtes. Elle rayonne sur nous, elle éclaire nos temps troublés, elle nous montre comment dans le vieil arbre de l'humanité, malgré les épuisements et les dégénérescences, malgré les rameaux brisés ou séchés, circule toujours je ne sais quelle sève créatrice, qui fleurit à chaque printemps sous la forme de belles âmes dévouées, courageuses et immortelles !

Toujours, toujours, Messieurs, depuis le Calvaire, dans tous les siècles, nous retrouvons les fortes vertus chrétiennes pratiquées par des âmes prédestinées ; toujours nous retrouvons ce spectacle enivrant d'une lutte héroïque contre le mal ; toujours nous voyons les ruines devenir vivantes là où coule l'onde sainte du baptême chrétien. Ah ! cette onde du baptême, elle fait plus que de renouveler le sang pâli de nos vieilles races, elle entre dans nos âmes, elle y dépose une vie surnaturelle, une vie puissante, et voilà que rien ne peut y résister !

Tel est, en résumé, l'enseignement propre à donner l'intelligence du bien : il consiste à élever l'homme au-

dessus de lui-même, à le détacher des intérêts égoïstes, à briser en lui les habitudes vulgaires, à lui présenter un idéal qui ravisse son cœur ; il consiste à inspirer le bon sens par lequel on mesure les choses de la terre, la foi par laquelle on mesure à leur ombre les choses du ciel, l'espérance, la douce confiance en Dieu, par laquelle on surmonte sa propre faiblesse, la charité enfin, qui transporte notre cœur dans le cœur même de Jésus-Christ, et qui fait que notre âme, indifférente au repos ou à la peine, n'aspire qu'à se donner.

## II

J'ai dû vous parler d'abord, Messieurs, de l'intelligence du bien, parce qu'il faut connaître avant d'agir ; mais je n'ai pu toucher à ce haut enseignement moral sans vous montrer l'ébranlement qu'il donne à la volonté ; c'est que la vérité a cette propriété essentielle de nous émouvoir, de nous passionner, de nous jeter dans l'action. Entrons maintenant, il en est temps, entrons plus avant dans les secrets de l'éducation, étudions la formation même de la volonté, car la volonté c'est tout l'homme. La volonté n'est au fond que l'activité intelligente, l'activité réfléchie ou délibérée ; elle se forme, elle se développe en nous chaque fois qu'au lieu d'agir sous l'aveugle impulsion de l'instinct et de la passion, nous jugeons notre action avant de l'accomplir. La lumière de l'intelligence a-t-elle brillé, le bien nous est-il apparu : nous nous attachons à lui, nous l'aimons d'un amour de préférence, nous re-



poussons avec énergie le mal qui est son contraire, ou même tout autre bien inférieur qui nous priverait de l'objet aimé. Nous luttons ainsi contre les secrètes rébellions de notre nature, nous domptons les basses convoitises des sens, nous donnons ou restituons à la vérité son empire sur notre âme, et à notre âme son empire sur notre corps. Voilà, Messieurs, le grand mystère moral, voilà la formation de l'homme, et cette formation s'appelle l'exercice de la liberté.

Ah ! Messieurs, ce mot que vous applaudissez, ce mot de liberté brûle mes lèvres, mais la pensée qu'il exprime est plus brûlante encore dans mon cœur. L'exercice de la liberté, c'est si grand, si beau, si fécond ! La liberté est une si sainte chose qu'elle commande un profond respect à quiconque en parle ! Elle est ce qui nous perd, mais elle est aussi ce qui nous sauve, elle est le trait divin de notre race, elle est ce qu'il importe surtout d'éclairer, de sauvegarder et de rendre fort dans le jeune être qui va devenir un homme. Donc, j'ai raison de le dire, il y a pour l'enfant que nous élevons un véritable exercice de la liberté. Cet enfant ne doit pas être plié sous une aveugle contrainte, il doit au contraire apprendre à délibérer sa vie, il doit être exercé à discerner et à choisir entre le bien et le mal, entre un bien plus élevé et un autre bien de moindre valeur.

Dieu lui-même nous montre, dans sa manière de nous soutenir de ses grâces, comment on agit sur la liberté sans la briser par aucune contrainte : la pensée du bien est en nous, mais sans attrait aucun, voilà que le souffle d'en haut se fait sentir, cette pensée s'échauffe, prend un éclat

nouveau et nous séduit ; ou bien, c'est la pensée du mal qui nous occupe, nous fascine et nous expose à une chute profonde, quand une lumière frappe en face le fantôme séducteur et nous fait remarquer en lui une laideur qui nous repousse ; dans l'un et l'autre cas nous avons gardé notre liberté, tout en faisant le bien que la grâce divine nous a inspiré.

C'est ainsi qu'il convient d'exercer la liberté de l'enfant, non en touchant l'inviolable ressort de sa volonté, mais en produisant autour de lui cette lumière pratique qui lui montrera les dernières conséquences de chaque action. Je résume en un mot l'art d'exercer la liberté, il consiste essentiellement à accoutumer l'enfant à n'agir qu'en vue d'un but toujours avouable et toujours élevé.

Ici, Messieurs, pardonnez à ma franchise quelques remarques sévères. La liberté de l'enfant s'exerce dès les premières années, bien avant que la pensée du collège n'ait projeté son ombre triste sur la vie de famille ; mais il arrive trop souvent que cette liberté naissante est soumise à de déplorables épreuves. Ah ! soyez prudents devant le premier âge ; étudiez avec soin le choix de ce que vous placerez sous ses yeux et sous sa main ; prenez garde qu'il y a des punitions qui n'empêchent aucun mal et des récompenses qui ne produisent aucun bien ! Défiez-vous de tout ce qui pourrait exciter dans l'enfant la sensualité, la vanité, la ruse ou la peur ! Défiez-vous même de vos victoires dans vos luttes contre ses premiers caprices, si ces victoires sont remportées par des moyens que la raison mûrie pourra critiquer un jour.

Je voudrais que l'enfant apprit de bonne heure le



culte admirable de la famille, et que la piété filiale devint pour lui la source féconde de toutes les vertus. Ce sang de ses pères qui circule en ses veines, il faudrait lui en apprendre le prix ; ce nom de famille, qu'il portera un jour, il faudrait lui en faire aimer les souvenirs et les espérances. Et comment cela, je vous prie ? C'est la mère, qui dans ses premiers transports de tendresse doit lui apprendre le culte de son père ; et c'est le père qui doit aussi, à moments choisis, découvrir à son fils les merveilles du cœur de sa mère, merveilles que l'enfant privé de direction méconnaîtrait et profanerait comme un jouet dont sa main est lassée. Heureux l'enfant qui apprend ainsi de sa mère à admirer le travail, l'intelligence et la force protectrice de son père ; heureux celui qui, témoin de la parfaite union de ses parents, sait découvrir dans leurs traits un reflet de Dieu, et qui, allant au-devant de leur caresse matinale, se sent ému à chaque fois, parce qu'il va faire librement une grande action d'enfant !

Ces sentiments de famille, quand ils prennent un caractère religieux par l'habitude du respect, sont pour la raison de l'enfant un trésor inépuisable. C'est en eux que l'enfant découvre les meilleurs motifs de ses actions ; c'est par eux que dès le bas âge il s'élève à des vues générales qui détruisent l'égoïsme en son germe. Ces sentiments sont la condition indispensable de la formation de la liberté.

En effet, Messieurs, que faut-il à vos fils pour apprendre à agir à la fois librement et sagement ? Il leur faut vous comprendre, vous aimer et s'appuyer sur vous. Leur volonté est trop frêle, leurs passions sont trop

vives, leur raison subit des éblouissements : oui, mais leur volonté trouve de la force dans la vôtre, leur raison s'éclaire de vos conseils toujours écoutés, leur cœur découvre dans votre tendresse de quoi se consoler des sacrifices que la conscience impose. Grâce à cet esprit de famille, le jeune homme trouve sa propre maturité dans la sagesse de son père, pendant que le père trouve une seconde jeunesse dans les ardeurs confiantes de son fils.

C'est là l'ordre que Dieu même a établi, la famille est une association qui a pour but d'apprendre à l'enfant l'usage de la liberté.

Ne nous y trompons pas, cet esprit de liberté est si nécessaire que le collège même, malgré son arsenal de règlements, doit le respecter et le former. Nos règlements, notre forte discipline n'ont pas pour but de forcer les volontés, mais uniquement d'être le contre-poids des mauvaises passions, de donner une visible sanction à la loi morale, de redresser les inclinations, de créer des habitudes de tempérance, de travail, de support mutuel jusque dans la plus vive émulation. Le collège doit inspirer cet esprit de règle, sage, délibéré et voulu, qui est la condition de toute force morale, de toute dignité personnelle, et que le jeune homme devra porter avec lui dans le monde, sous peine d'y rester un vieil enfant.

Voilà ce que doit faire le collège, grave problème qui est l'objet de nos plus chères études et qui a motivé nos essais les plus discutés; grave problème que nous avons voulu résoudre en plaçant à côté de la règle générale inflexible une série d'institutions où les jeunes gens se



meuvent avec quelque liberté, des associations et conférences de charité, des sociétés littéraires, des titres, charges et dignités qui sont conférés moins par nous que par le suffrage des condisciples.

Aujourd'hui même, avant de clore cette solennité, nous nous proposons d'ériger une section d'honneur dans laquelle les plus dignes de nos grands élèves, choisis pour leur seul mérite, trouveront une règle plus douce, une vie plus libre, une sorte de préparation à la vie du monde. Nous laisserons à cette section d'honneur le nom qu'elle a reçu du père Lacordaire, quand à Sorèze il s'entourait de sa chère jeunesse de l'Institut, dont il était si fier, et qu'il a marquée d'une si noble et si belle empreinte. L'institut d'Arcueil voudra, nous l'espérons, être à son tour notre joie et notre orgueil !

### III

Mais la fondation de cette section d'honneur, qu'est-ce sinon l'accomplissement du troisième devoir dont nous avons promis de vous entretenir ? Qu'est-ce sinon la formation, dès le collège, d'un milieu salubre et fortifiant, dans lequel le jeune homme sera assuré de trouver l'émulation du bien ? Ce milieu, nous l'offrons à nos jeunes amis comme le couronnement de la vie de collège et comme une préparation à la vie du monde. Reste à con-

sidérer cette vie du monde elle-même et à y chercher les milieux divers dans lesquels s'achèvera l'éducation ébauchée sous nos yeux.

Le premier de ces milieux, celui qui exercera l'influence la plus décisive sur le jeune homme, c'est la famille. C'est une grande heure que celle de ce retour définitif dans la famille après huit ou dix années de collège. Tout a changé pendant un si long espace de temps, et chacun se trouve alors en face de devoirs nouveaux. Quelle différence entre l'enfant dont on se séparait jadis et le jeune homme qu'on retrouve aujourd'hui ! L'enfant était faible, naïf, confiant; le jeune homme est grand, fort, plein d'ardeur et d'inquiétude. L'enfant reflétait en son âme les pensées et les tendresses de sa mère; le jeune homme pense par lui-même, cherche sa voie, et cache sous des traits devenus virils des émotions et des désirs que cette même mère appréhende presque de connaître. Dès le premier jour de cette nouvelle vie de famille, les illusions que le souvenir avait entretenues sont tombées ! Ce fils tant attendu, tant désiré, il est là, mais il n'est plus le même ! Peut-être est-il meilleur, mais enfin il n'est plus ce qu'il était; l'expérience du passé ne dit pas clairement la conduite à tenir avec lui; les douces caresses d'autrefois ne suffiront plus à le contenir; l'autorité du cœur aura faibli devant une raison devenue exigeante; voilà que sa liberté a grandi, et la liberté effraye toujours une mère ! Pauvres mères ! Dieu seul connaît vos angoisses devant vos fils de vingt ans ! Ah ! si vous pouviez faire reculer le temps, si vous pouviez ramener ce jeune homme, votre fils, à l'âge de sa première com-



munion, quelle joie, ou plutôt quelle tentation pour vous ! Mais cette joie vous sera refusée et cette tentation épargnée, vous êtes devant un devoir rigoureux dont je n'ai qu'à vous montrer la grandeur. Nous touchons ici à l'une des plus belles lois de l'ordre moral. Aucune famille n'est destinée à s'endormir dans les douceurs qui ont charmé ses commencements; toutes, au contraire, sont appelées à réaliser en elles-mêmes le progrès moral par le travail, l'expérience et la douleur. Dieu, pour les entraîner dans cette voie du progrès, leur a donné les enfants qui grandissent, qui changent, qui s'élèvent; avec eux les parents doivent aussi grandir moralement, changer et s'élever, si bien qu'au terme de l'éducation la famille entière soit transformée.

Le jeune homme doit donc au sortir du collège trouver une famille devenue meilleure, une famille idéalisée. L'autorité n'y sera pas amoindrie, mais plus raisonnée, plus prudente, plus tempérée par la confiance et l'affection; les secrets d'autrefois n'existeront plus; le jeune homme connaîtra les pensées de son père et de sa mère sur les affaires et les relations de la famille, sur la foi religieuse, les sciences, les lettres, les arts, la politique, sur le passé et sur l'avenir; et tout deviendra pour lui un nouveau motif d'estime, d'affection, de religieux respect. Oh ! si la famille est telle qu'il n'y ait rien à cacher, si cette mutuelle et large confiance que j'essaye de décrire peut s'établir, il n'y a pas de doute pour moi, le jeune homme acquiert une dignité morale qui le préservera sûrement des dangers des vingt ans, il trouve ainsi dans le cœur de son père et de sa mère ce qui con-

somme l'éducation, et, réjouissons-nous, il est pour le reste de sa vie un homme de bien.

Mais remarquez-le, Messieurs, j'ai dit que le jeune homme a besoin de trouver sa famille idéalisée. Oui, à cet âge de vie intense le besoin d'aimer est si nécessaire que rien ne peut le détruire, si pressant que tout retard, que toute déception deviennent un danger. Il faut donc répondre à ce besoin d'aimer par une vie qui ait de l'idéal, il faut qu'à tout prix la famille échappe au terre-à-terre, à la vulgarité, à l'égoïsme sensuel ; autrement le jeune homme s'enfuira bientôt comme un prisonnier mal gardé, et ce sera pour demander aux passions coupables de tromper ou d'éteindre la soif d'infini que Dieu a mise en son âme.

Ce danger montre l'importance de ce qui me reste à dire. Le jeune homme ne sera heureux et vertueux que par une vie de travail, il lui faut donc une carrière, et la préparation de cette carrière l'oblige à fréquenter les écoles d'enseignement supérieur. Il m'est difficile de vous parler de ce milieu dans lequel se fait aussi la haute éducation, mais il m'est plus difficile encore de n'en rien dire.

Les écoles supérieures sont un péril pour la foi et les mœurs de nos jeunes gens ; ce péril est si grand que l'opinion publique s'en est émue, et que récemment le Sénat a dû entendre et discuter les plaintes des pères de famille. Je ne louerai pas tout ce qui s'est dit dans ces débats trop passionnés ; je ne m'associe qu'avec réserve à certaines opinions trop absolues, et je gémis tout haut de ce que les attaques contre les personnes



ont fait plus de bruit que la défense des principes de liberté. Mais ma modération ne m'empêchera pas de dénoncer une situation que je trouve déplorable à tous égards. Jugez-en vous-mêmes, Messieurs : en ce moment, sous les lois qui nous régissent, les pères de famille peuvent-ils donner à leurs fils la haute éducation intellectuelle qu'ils désirent? peuvent-ils leur transmettre leur esprit, leurs convictions, leur traditions morales et religieuses? peuvent-ils oui ou non choisir les maîtres qui représentent leur vraie pensée et écarter ceux qui la combattent? Hélas! vous savez bien que non! Vous nous avez choisis pour diriger l'esprit et le cœur de vos enfants; nous avons adopté et aimé ces jeunes âmes; nous leur avons donné tous nos soins pendant cinq ans, huit ans, dix ans peut-être; nous avons contracté avec vous et avec vos fils des liens étroits qui semblent indissolubles, et que la loi devrait protéger autant que Dieu les bénit. Eh bien! que se passe-t-il quand nos élèves nous quittent pour aller où se distribue l'enseignement supérieur? Pouvons-nous répondre à leur fidélité de cœur par notre fidélité de dévouement? pouvons-nous aller à eux ou les appeler à nous, leur parler des sciences ou des lettres, de l'harmonie des choses de l'esprit avec notre foi religieuse? Nous, leurs vieux maîtres, leurs amis, nous qui ne sommes pas les moindres parmi les serviteurs de notre pays, pouvons-nous réunir trente jeunes gens une fois par semaine et leur parler des plus belles et des plus saintes choses? Non, Messieurs, nous ne le pouvons pas, non, la loi l'interdit!

C'est là la vraie question de l'enseignement supérieur!

Nous n'attaquons personne, nous ne diminuons la liberté de personne, nous demandons en votre nom et au nôtre le droit d'aimer vos fils et de leur faire du bien toujours, partout et sans mystère.

Les voies sont d'ailleurs mieux préparées à la liberté de l'enseignement supérieur que beaucoup ne le pensent. Il y a trente ou trente-cinq ans on n'aurait souri peut-être de la pensée de créer une université catholique. La jeunesse chrétienne était alors comme dispersée et cachée. Elle ne s'ébranlait encore, elle ne formait une foule qu'au pied de la chaire de Notre-Dame de Paris, où le génie de l'éloquence lui avait donné un premier rendez-vous. Aujourd'hui il n'en est plus de même : cette jeunesse chrétienne, pour s'être rencontrée dans le lieu saint, a appris à rester unie; elle s'est perpétuée dans la génération suivante, dans celle qui peuple maintenant nos associations catholiques. Nous la retrouvons non-seulement à Paris, groupée sous cette même chaire de Notre-Dame, ou bien autour de tout homme éminent qui veut être pour elle un organe de vérité, mais encore à Rome où elle défend la plus juste et la plus sainte des causes, et partout où il y a des pauvres à soulager et à instruire. Nous connaissons ses études, nous connaissons aussi ses distractions et ses plaisirs dans ce cercle catholique du Luxembourg, auquel une vieille amitié me défend de donner toutes les louanges qu'il mérite. Oui, Messieurs, ce que nos lois peu libérales n'ont pu faire, la charité chrétienne l'a tenté avec succès, et il y a pour notre chère jeunesse des centres tels que nous les souhaitons, des centres où l'on respire l'amour



du bien, où l'on s'initie à tous les dévouements, où l'on se forme au plus vrai, au plus fécond patriotisme. Il n'y manque que l'enseignement proprement dit, cet enseignement dont le monopole légal durera jusqu'à ce que les pères de famille aient enfin exigé la restitution de la plus honnête et de la plus nécessaire des libertés.

Pardonnez-moi mon insistance quand je parle d'une liberté qui touche de si près à votre dignité de pères, d'une liberté qui est celle de la famille. La liberté donnée à la famille d'accomplir la plénitude de son œuvre sera peut-être le salut de notre société, et s'il en est ainsi, l'indifférence en cette matière ne saurait être excusée. Cette liberté est difficile à obtenir, car rien ne flatte le dépositaire du pouvoir comme d'étendre son autorité sur les intelligences et les cœurs. C'est le rêve suprême de l'orgueil, c'est la grande tentation du génie que de pouvoir dire : Je tiens les âmes elles-mêmes sous ma main, je dirige leurs pensées, je dicte leurs convictions, je fais ou je choisis la science officielle dont je les nourris ! C'est, je le répète, la grande tentation de l'orgueil, mais si jamais cette monstrueuse domination s'étendait sur notre pays, nous ne serions plus la France ! Là où l'empire de l'homme a remplacé l'empire de Dieu, jetez un drap mortuaire, et écrivez : C'est ici le bas empire, c'est la ruine !

Vous tiendrez donc, Messieurs, à offrir à vos fils un milieu scolaire salubre, un milieu libre et viril, dans lequel puisse s'achever l'éducation que vous avez si bien commencée et à laquelle nous avons eu la joie de nous dévouer à notre tour.

J'ai fini ce trop long entretien. Puissent mes pensées trouver un écho dans les vôtres ! Puissent surtout ces chers enfants, pour qui nous sommes réunis en ce jour, comprendre notre désir de les rendre bons, de les rendre meilleurs que nous ne sommes, de les aider dans leur carrière, de leur épargner toutes celles des épreuves dont notre route à nous a été semée.

Si notre langage garde quelque ardeur, si nos lèvres se prêtent à des accents encore jeunes, ne l'attribuez pas, Messieurs, à l'inexpérience, mais voyez-y plutôt l'esprit de notre état, le cachet de notre vocation, un souffle qui vient d'en haut. Il est vrai qu'aucun des maux dont nous avons été témoins n'a pu nous abattre ; il est vrai qu'en voyant l'enfance grandir sous nos yeux, s'instruire dans le bien, épeler en souriant les premières lettres de la liberté, et se tourner vers l'avenir et vers vous avec des cœurs chaque jour plus généreux, nous avons ressenti une vive confiance en Dieu et un grand espoir dans les temps nouveaux. Nos élèves, nos chers enfants, diront plus tard si nous nous sommes trompés. J'espère qu'ils marcheront sur vos traces, pères de famille, qu'ils feront le bien sans rougir, avec courage et constance, et que devant les étonnements du monde ils diront simplement : Je fais ainsi, parce que la vérité me l'enseigne, parce que, chrétien comme mes parents et mes maîtres, je me suis instruit au pied de la croix de Jésus-Christ.

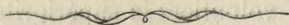
---



DE

## L'ESPRIT DE FAMILLE

(6 Août 1869).



Messieurs,

Parmi les questions d'éducation les plus pratiques, il en est une qui est surtout controversée en ce moment, c'est celle de la valeur comparée de l'internat et de l'externat. Il se fait, si je ne me trompe, un grand mouvement en faveur de l'extension des externats d'enseignement secondaire. De très-bons esprits voudraient régénérer l'Université en la dispensant de ces grandes maisons d'internes que l'on s'obstine à comparer à des casernes, régénérer la famille en amenant les pères à s'occuper quotidiennement de leurs enfants, régénérer enfin l'enfance elle-même par la combinaison de la vie de famille et de l'assistance à des leçons que donneraient l'Université ou d'autres établissements rivaux. Dans ce système que j'expose, et que je me garde d'attaquer, l'externat serait le type parfait de l'établissement d'instruction publique, et l'internat tendrait à se restreindre, à n'être plus bientôt qu'une exception abandonnée à l'initiative privée.

Ce système mérite nos sympathies, parce qu'il honore la famille en lui faisant accomplir, par elle-même, la principale partie de l'œuvre de l'éducation, et parce qu'il relève la jeunesse en lui accordant plus de confiance, de tendresse et de liberté. Je n'ai donc pas la témérité d'essayer un parallèle entre l'externat et l'internat. J'avoue volontiers la supériorité du premier sur le second toutes les fois que la famille est réellement en mesure de bien élever.

Mais, justice rendue, je ne crains pas d'affirmer que dans un très-grand nombre de cas l'internat est nécessaire à la formation même de l'esprit de famille. Et comme former l'esprit de famille c'est toute l'éducation, comme c'est assurer tout ensemble la foi religieuse, les bonnes mœurs, les habitudes de dévouement et de travail, je me crois en droit de dire que pour un enfant la meilleure institution est bien celle où il acquiert le plus sûrement cet esprit.

Pour vous montrer combien il est injuste de supposer un naturel antagonisme entre la vie de famille et la vie de collège, je me propose d'examiner trois choses :

D'abord ce que doit être l'esprit de famille ;

Puis quelles sont les causes d'altération et de ruine de cet esprit ;

Enfin quels remèdes il convient d'opposer à ce mal.

Je me plais à espérer, Messieurs, qu'après un moment d'attention bienveillante, vous reconnaîtrez que le collège chrétien est à même de rendre à la famille des services importants.

J'avais songé à vous présenter, au lieu de ces pensées,



un compte rendu de nos travaux pendant les six années écoulées depuis la fondation de cette école. J'ai craint la difficulté d'un tel sujet au moment où nous entreprenons certains accroissements dont la valeur ne peut pas encore se démontrer par l'expérience; j'ai craint aussi, en redisant ici nos luttes des premiers mois, de paraître me livrer à des récriminations inopportunes. J'aime trop mon pays pour tenir en ce moment un langage irritant. Notre chère France nous donne un spectacle dont je suis fier, elle veut fonder la liberté sans révolution, la fonder avec les hommes et les institutions qu'elle avait choisis il y a vingt ans pour lutter contre la licence. Que pouvons-nous, nous hommes de la jeunesse et hommes de l'avenir, que pouvons-nous sinon dire notre joie patriotique, notre confiance et les prières que nous adressons à Dieu! Oui, Sire, nous écrierions-nous s'il nous était donné de parler au Prince qui préside à nos destinées, oui, marchez avec courage dans la voie nouvelle, rendez vraiment libre la patrie, vous nous donnerez ainsi la force de former de grands citoyens.

I

Mais c'est de la famille que je dois vous parler d'abord, et je parais l'oublier. La famille, Messieurs, se résume dans le mot *aimer*. Née de l'amour, elle se développe dans l'amour et se consomme en lui. Elle tire tout de

ce sentiment, l'unité des pensées, l'accord et l'énergie dans le travail, sa persévérance, son progrès et son propre renouvellement à travers les siècles. Le père et la mère, unis dans un même cœur, donnant au monde des enfants marqués à leur ressemblance, des enfants religieux et laborieux comme eux; ces enfants abritant d'abord leur faiblesse sous une pieuse et douce obéissance, puis, quand ils ont grandi, se faisant les soutiens et les amis de leurs parents, et préludant ainsi par la reconnaissance aux devoirs et aux joies que leur apportera bientôt le mariage : voilà la famille!

Tout ce qui diminue cet amour mutuel diminue l'esprit de famille; tout ce qui accroît, épure et embellit cet amour, accroît également et rend plus parfait cet esprit.

Permettez à mon admiration de s'arrêter devant ce type de la famille, ce chef-d'œuvre de la création divine. C'est là seulement, là auprès du foyer domestique, que je vois l'homme dans toute la beauté de sa nature. Qu'est-ce en effet qu'un homme privé du stimulant de la famille? D'où lui viendraient le goût du travail et le dévouement? Qui donc en dehors de sa femme et de ses enfants pourrait lui inspirer le sacrifice de ses goûts, de son repos, de ses forces, de sa vie au besoin? Et la femme elle-même, qu'est-elle, dans l'ordre naturel, si on lui enlève son double titre d'épouse et de mère? Qu'est-elle sans l'appui de son mari, sans son amour pour lui, sans son héroïque tendresse pour ses enfants? L'enfant enfin, l'enfant si gracieux, si plein de charme, si beau sous le regard des parents qui sont pour lui une



providence rendue visible, que devient-il s'il est abandonné à sa propre faiblesse? — Non, l'homme sans vie de famille n'est plus un homme; je ne reconnais plus en lui l'œuvre de Dieu, à moins que Dieu lui-même ne se l'attache par une vocation spéciale, et ne lui donne en dehors des liens du sang une famille spirituelle. Ce type de la société domestique, cet idéal sorti des mains du Créateur, contient le germe et fournit le modèle de toute autre société. La famille bien comprise est une société religieuse où le père et la mère transmettent leurs croyances comme un dépôt sacré; elle est une société intellectuelle, scientifique, littéraire, artistique; on y conserve des doctrines, des opinions, des systèmes; on y fait des recherches et des expériences; on s'y attache au vrai, au bien et au beau; on y forme un ensemble de traditions vivantes qui deviennent comme l'âme du foyer, et qui donnent l'unité aux divers membres dont elle se compose.

Il en est de même dans l'ordre matériel : la famille y doit être considérée comme la première société économique. Nulle part en effet les fautes dans le travail ne seraient plus désastreuses; nulle part le principe de la solidarité des intérêts ne reçoit une application plus prompte ni plus complète. Cette société est-elle sagement gérée, le travail y est-il bien conduit : la fortune s'y accroît, et avec la fortune viennent le bien-être, la joie, l'union et mille facilités de bien faire. La génération nouvelle trouve alors un milieu admirablement préparé; rien ne lui sera refusé, ni les exemples fortifiants, ni l'instruction, ni les relations choisies, ni



surtout les occasions de se dévouer ; la famille ne ressemble plus à ses commencements, elle a grandi en force, en intelligence, en autorité ; elle change de nom, elle s'appelle maintenant une race, et les grandes races c'est l'honneur, c'est la gloire, c'est l'avenir d'un pays.

Vos applaudissements me montrent que ma pensée a rencontré la vôtre : vous jugez, comme moi, que la réforme de la famille serait la réforme de la patrie, que son progrès serait le gage et l'instrument du progrès social, que sa décadence serait le prélude et la cause de la ruine de toute vraie civilisation. Il est donc important que nous examinions si la famille a des ennemis dont elle doit craindre la puissance.

## II

La famille a trois ennemis redoutables qui se glissent dans son intérieur et s'attaquent à sa vie même ; ils se nomment l'égoïsme, la sensualité et la paresse.

De toutes les corruptions du cœur, l'égoïsme est la plus cachée et la plus difficile à combattre. L'égoïsme est un fruit des ténèbres de l'âme : il naît et se développe là où la lumière ne pénètre pas, là où le cœur n'est plus éclairé par l'intelligence des grandes choses. Vous savez l'effet des ténèbres extérieures : elles nous enveloppent, nous enferment, elles nous cachent la beauté des choses ;



elles nous plongent dans une effrayante solitude où notre voix s'éteint, où notre cœur se glace. Eh bien, il y a pour l'âme des nuits froides et noires, qui produisent un semblable isolement; il y a des aveuglements du cœur, dans lesquels toute fibre généreuse se détend; il y a le détestable égoïsme.

Cette passion d'isolement est l'une des grandes tentations de l'homme. Créés à l'image de Dieu, nous avons en nous le germe et le goût de la grandeur, mais cette grandeur ne nous est donnée réellement qu'au prix d'un long travail, travail de l'intelligence s'élevant par degrés à la connaissance des choses générales et à la connaissance de Dieu, travail de la volonté modifiant les habitudes et les passions qui nous empêchent de produire des actes en rapport avec l'élévation de nos pensées.

Cette transformation patiente de soi-même, cette pénible ascension de la montagne sainte coûte à la nature; beaucoup s'arrêtent en route, se replient sur eux-mêmes, cherchent à oublier les raisons qu'ils ont de devenir meilleurs; beaucoup, au lieu d'écouter leur cœur qui leur dit de monter plus haut, lui imposent le silence, le plongent volontairement dans l'oubli de Dieu et des hommes, l'enferment dans le sépulcre de l'égoïsme.

Laissons, me direz-vous, l'homme mûr et ses vices, c'est de l'enfance que nous devons parler, et l'enfance ne saurait être bien coupable! Bien coupable, non, Messieurs, mais est-elle pour cela exempte d'égoïsme? N'en croyez rien, hélas! l'enfance est ignorante, l'enfance n'a pas encore les idées générales, l'enfance qui ignore les combats ignore la victoire et ses fruits, par



conséquent elle est égoïste sans le vouloir, égoïste par nature. Ne lui reprochons pas trop un défaut dont elle n'a pas conscience, mais rendons-lui le service de l'éclairer et de la corriger pendant qu'il en est temps; la générosité s'apprend par l'enseignement, par l'exemple et par la pratique; elle ne se transmet pas par héritage, comme un nom ou comme une fortune. L'égoïsme, qui ne l'a remarqué! l'égoïsme atteint l'enfant jusque dans la famille la plus vertueuse. Il arrive même que la vertu du père et de la mère cache le vice naissant et lui fournit les occasions de devenir plus fort, de telle sorte que la famille ressemble au fruit qui abrite, protège et nourrit le ver destiné à le détruire avant l'automne. Ce triste effet se produit quand les parents, trop bons, trop patients, trop avides de se sacrifier eux-mêmes, négligent de corriger leur enfant. Celui-ci ignore sa propre malice, et répète sans y penser des fautes qui dégénèrent en habitude; peu ou point corrigé, il se croit un fils plein de cœur, alors qu'il n'est qu'un égoïste comblé de tendresse et de pardon.

Oh! ce vice secret, ce ver rongeur, il faut à tout prix le punir et le combattre, car l'égoïsme c'est la mort des âmes.

Si du moins ce vice pouvait rester seul! mais on connaîtrait peu le cœur de l'homme, si on le jugeait capable de s'endormir dans une insouciance prolongée. L'homme peut repousser les grandes pensées, les affections supérieures et les joies spirituelles, il peut abdiquer sa royauté morale; il ne peut pas détruire le plus impérieux besoin de sa nature, le besoin de jouir; il veut jouir



partout, il veut jouir toujours. La nuit de l'égoïsme l'a enveloppé, son âme est déserte de l'infini, le dévouement n'est plus pour lui qu'un mot, il s'essaye au repos, mais la soif de jouir se réveille et s'exalte, et la nature outragée va se redresser, puis se venger. A défaut des joies et des ravissements de l'esprit, on aura les commotions et les ivresses des sens; à défaut de l'amour de la famille et du dévouement, on trouvera les camaraderies de plaisir et les audaces de la débauche : voilà la nature humaine et ses œuvres quand elle est détournée de la voie droite ! voilà le vice honteux qui pousse les âmes aux dernières dégradations et qui tarit en sa source la vie de famille.

L'enfance, trop frêle pour supporter les excès des sens, trop naïve et trop vraie dans ses premières inclinations, ignore les délires des mauvaises passions. Pourtant, laissez-moi vous le dire, elle a le germe de la corruption, elle a en elle toute une vie des sens qu'il importe de diriger, et trop souvent la mollesse de la vie de famille, la table trop bien servie, la tenue luxueuse de la maison, les manières trop libres des visiteurs, les conversations frivoles ou coupables marquent une jeune âme d'une empreinte indélébile, empreinte qui se changera un jour en une plaie empoisonnée. Oh ! là encore respect à l'enfance, écartons d'elle le hideux sensualisme, fût-il voilé sous les dehors les plus brillants !

Le sensualisme et l'égoïsme, on le comprend, réagissent l'un sur l'autre, se prêtent un mutuel appui pour briser un à un les ressorts de la nature humaine. L'homme plié sous ce double esclavage ne connaît plus ni l'en-

thousiasme ni aucun des nobles élans vers le bien. La vertu est pour lui sans attrait, le devoir lui pèse d'un poids chaque jour plus lourd; il ne pense ni à son origine ni à sa fin; sa vie sans but et sans direction se traîne dans l'ornière où les événements l'ont fait tomber. Ne lui demandez désormais aucun effort extraordinaire, aucun travail difficile : pourquoi travaillerait-il ? pourquoi surmonterait-il son apathie croissante ? Ni son cœur refroidi, ni sa raison sans lumière ne lui demandent rien de semblable. La paresse, la honteuse paralysie de l'âme, est venue consommer l'œuvre que l'égoïsme avait commencée.

En vain la famille s'était lentement constituée par plusieurs générations vertueuses; en vain elle avait inscrit son nom dans les fastes de son pays; en vain elle réclame maintenant de ses membres la fidélité aux souvenirs des ancêtres, et le respect d'un sang qui pourrait se glorifier des plus nobles alliances : il n'y a plus rien à faire depuis qu'un mauvais génie a pris place au foyer. Les liens de l'affection sont rompus, les souvenirs d'honneur effacés, le travail absent; chaque jour voit disparaître une partie de la fortune, chaque jour ajoute aux ruines morales et aux ruines matérielles; il n'y a plus rien du passé, plus rien dans le présent, l'avenir même serait à jamais perdu si Dieu ne s'y était réservé des heures de miséricorde et de toute puissance.



### III

J'ai essayé de vous peindre en un trait rapide la décadence de la famille. C'est là le mal que l'éducation a pour but de prévenir, c'est le danger auquel il faut opposer une résistance ardente.

J'arrive maintenant aux moyens de lutte que fournit le collège chrétien. Mais, avant de les décrire, j'appelle votre attention sur la manière générale de former l'esprit de famille. Les affections de famille ne sont pas un fruit artificiel de la civilisation, elles sont fondées sur la nature, elles sont innées; il en résulte qu'elles se développent spontanément en dehors de tout système, dès que l'obstacle à ce développement est supprimé. L'art de former cet esprit c'est l'art de guider la nature et de la préserver de déviation, c'est un art négatif. Les affections de famille éclosent dans le cœur humain comme les fleurs aux branches de l'arbre. Ne demandez pas tant aux maîtres de faire l'esprit de famille, demandez-leur plutôt de le laisser faire, de le respecter et de l'aimer; demandez-leur de combattre dans l'enfant les inclinations mauvaises, les habitudes dépravées, tout ce qui ternit ou dégrade la nature; puis adressez-vous à Dieu plus qu'aux hommes pour infiltrer dans le secret des âmes la sève bénie qui produit les fleurs.

Deux excès, Messieurs, sont à éviter dans l'éducation



quand on veut corriger l'égoïsme, l'excès d'indifférence et l'excès de tendresse. L'indifférence ferait beaucoup de mal à l'enfant, parce que son jeune cœur a besoin d'être provoqué à aimer, parce que l'imitation joue un rôle essentiel dans le développement des facultés sensibles. Mais une tendresse trop prévenante ferait un mal non moins grand. Outre qu'elle amollit la nature, elle accoutume l'enfant à beaucoup recevoir avant de lui apprendre à donner; elle fait de lui le type bien connu dans le nom d'enfant gâté.

L'enfant gâté a besoin de quitter ses parents, il lui faut le collège avec sa rigoureuse égalité et sa vie active et austère. C'est là que, placé au milieu d'enfants de son âge, sans privilège aucun, sans réputation faite d'avance, il est mis en demeure de déployer toutes les ressources de son caractère et de sonder un à un ses propres défauts. Se montre-t-il bon, généreux et modeste, il recueille dès le début la plus universelle sympathie, il apprend ce que valent les soins qui lui ont assuré ce premier succès. Est-il au contraire susceptible, exigeant, irritable, l'âge sans pitié lui révèle cruellement ses défauts par des railleries, des persifflages, de désolants abandons. S'il oscille entre le bien et le mal, entre la bonne et la mauvaise voie, s'il porte en lui-même des qualités variables, si son humeur est mobile et changeante, il éprouve des alternatives de faveur et de disgrâce qui le forcent à travailler sur lui-même! Quelles leçons admirables, quelle initiation à la vie réelle, y a-t-il un moyen plus raisonnable de redresser les folies naissantes de l'égoïsme?

Je n'ai pas tout dit, le cher enfant gâté a d'autres pe-



tits travers fort menaçants pour l'avenir des vertus de famille : il est gourmand, paresseux ; il aime les matinéés dans un lit bien chaud ; il se complait dans les occupations les plus irrégulières ; il est le désordre incarné.

Le collège remédie à tout cela par l'austérité de sa règle, et cette austérité, on ne peut s'en plaindre, elle est pour tous, elle a la force d'une tradition, on ne saurait s'y soustraire sans se dire plus faible ou moins courageux que les camarades, sans se sentir humilié par conséquent. On entre donc résolument dans un genre de vie qui coûte à la nature, on se lève de grand matin, on donne aux soins de la toilette de courtes minutes, on travaille de longues heures, on s'exerce tour à tour au silence qui fortifie l'âme et aux jeux alertes qui fortifient les membres. Ah ! le collège, non-seulement il force à l'austérité, il fait mieux encore, il apprend à l'enfant à vivre dans une sorte de pauvreté ; il le revêt de vêtements simples et uniformes, il l'assied à une table frugale, où tout est mesuré, excepté le pain, ce même pain dont se nourrissent le pauvre et le soldat ; il lui compte enfin avec une parcimonieuse prudence le menu argent de ses plaisirs et de ses aumônes. On rend un grand service à la jeunesse par ce rude apprentissage de la lutte et des sacrifices. N'oublions pas que nous vivons dans un temps ennemi des privilèges, que la fortune est de plus en plus instable, que d'ailleurs, dût-elle sourire toujours aux enfants que nous élevons, elle entraîne des obligations nombreuses. Pour suffire à ces obligations aussi bien que pour supporter la pauvreté, il est besoin



d'une forte trempe de caractère, car, soyez-en sûrs, il est souvent moins difficile de se passer de la fortune que d'en bien user quand on l'a.

Formons donc la jeunesse à une vie austère, à une vie de privations et de labeurs; et en cela, Mesdames, en cela, je fais appel à votre courage de chrétiennes, aidez-nous devant les sévérités salutaires de notre règlement; aidez-nous franchement, sans faiblesse; laissez-nous faire de vos enfants des hommes forts dont vous serez fières et heureuses un jour.

J'ai une crainte : vous pensez peut-être que je m'éloigne de mon sujet, qui est la formation de l'esprit de famille ; non, j'y suis en plein, puisque j'indique comment on fait des âmes robustes, que l'égoïsme ni la débauche ne pourront entamer. Mais je veux y entrer plus avant encore.

La famille, ai-je dit tout à l'heure, se résume dans le mot *aimer*; eh bien! l'enfant interné dans un collège, comment se formera-t-il à cet amour? — Je réponds d'abord qu'il s'y formera par le fait même de la ruine des vices dont nous avons parlé, puis par la pente de la nature faite pour la vie de famille. Ce n'est pas tout! La dissolution des liens de famille ne tient pas seulement aux vices de l'enfant, qui n'est d'ailleurs que ce qu'on l'a fait, et qui a souffert le premier du milieu moral où la Providence l'a mis; on ne doit lui imputer ni le défaut d'autorité des parents, ni la ruine des habitudes de respect dont il n'a pas reçu l'exemple, ni les gâteries funestes dont il a usé sans en connaître les effets. Le plus souvent la première éducation a été compromise par la faiblesse des



parents. Au lieu de faire un petit enfant soumis, on s'est donné un tyran absurde ; au lieu de briser cette tyrannie encore frêle dans sa puissance, on a transigé avec elle, on a flatté, prié, caressé ; bref, l'enfant qui s'est vu maître malgré son ignorance et sa faiblesse, n'a pu voir dans ses parents les représentants de Dieu. Or là où la pensée de Dieu disparaît, le respect cesse aussitôt ; là où le respect disparaît, l'idéal s'efface ; et là où il n'y a plus d'idéal, il n'y a plus de véritable amour. Refaire le respect, avec le respect l'idéal, avec l'idéal l'amour, avec l'amour l'esprit de famille, voilà la tâche que vous nous confiez.

Pour y réussir, que faut-il ? Il faut d'abord retirer l'enfant du milieu dans lequel il a contracté des habitudes contraires au respect ; il faut ensuite réveiller en son cœur la pensée de Dieu, en montrer la beauté parfaite, exciter par cette beauté l'enthousiasme et le désir de la vertu. Enfin, employant à cela l'intelligence et le cœur, l'imagination et les souvenirs, les regrets et les espérances, il faut montrer comment Dieu est l'auteur de la famille et faire redescendre du ciel sur le foyer paternel cette flamme de l'idéal qui avait un moment disparu.

Cette nécessité d'un éloignement qui brise les habitudes commencées, qui transplante l'enfant dans un milieu où tout est organisé en vue de l'éducation, ne laisse pas que d'être fort grave. C'est une souffrance volontaire, c'est une mortification que s'impose la famille, c'est le signe, c'est l'aveu d'un mal que l'on cherche à réparer. Je ne voudrais pas pourtant qu'on y donnât le nom de séparation, car l'enfant doit toujours rester sous la

dépendance et sous la direction principale de ses parents. C'est, si vous permettez ce mot, c'est la spiritualisation de la famille : pendant que le regard s'éloigne du regard, pendant que les mains entrelacées se séparent et que la distance met fin aux trop frémissantes caresses, les âmes se cherchent encore, les absents songent aux absents, et on les voit dans une pensée affectueuse s'essayer aux vertus charmantes qui seront bientôt l'ornement de la famille régénérée.

Tout cela, il faut bien le dire, suppose un collège dirigé selon les vues des parents, un collège où l'on tient à honneur de dépendre des familles, de leur rendre compte, de concerter avec elles toutes choses, de les servir enfin dans leurs enfants.

En ce qui nous concerne, nous croyons sincèrement remplir une mission à l'égard de la jeunesse, mission qui consiste à lui apprendre à bien vivre de la vie de famille. Nous aimons à nous dire vos associés et vos amis dans l'œuvre de l'éducation. L'étude que nous avons faite des desseins de Dieu, nos observations sur la société, notre patriotisme, nos espérances d'avenir, notre foi religieuse et les bénédictions que nous accorde l'Eglise, tout nous porte à ce dévouement dans lequel vous nous avez soutenus par une fidèle confiance.

Vos enfants eux-mêmes ont leur part dans nos encouragements ; nous savons que notre affection pour eux est payée de retour ; nous sentons qu'il nous est donné d'entretenir en eux l'habitude nécessaire de la vie du cœur et d'écarter de ces chères âmes la sécheresse qui flétrit. Puissent ces habitudes de cordialité leur rappeler



souvent et leur faire convoiter ce qui est leur terre promise, la famille. Ils y touchent en ce moment, ces chers bons amis, ils vont nous quitter et s'éloigner pour deux mois du collège, qui est leur terre d'Égypte. Voyez s'ils sont joyeux, voyez si un seul parmi eux est tenté de verser des larmes sur la séparation qui va se faire, et dites à présent si leur cœur vous a été enlevé !

Je me réjouis aussi, non de leurs adieux, mais de leur joie et du bien que vous allez leur faire ; je me réjouis surtout de cette pensée que beaucoup parmi eux vous reviennent meilleurs que vous ne les avez quittés. Je suis certain que pendant leur exil ils ont pensé souvent à leur père et à leur mère, et cela avec un charme, une ardeur, un tendre respect qui les transformaient. Pour aucun d'eux l'éloignement n'a amené l'oubli ; pour tous au contraire la famille vue de loin s'est embellie et comme revêtue d'idéal. Et en effet, vous, parents dévoués, vous ne cessiez de rechercher les moyens de faire du bien à ceux que vous aimez plus que vous-mêmes. Vous combiniez toutes choses en vue des vacances. Vous prépariez non-seulement vos maisons, mais surtout vous disposiez vos cœurs aux joies, aux affections et aux devoirs de ce temps de doux repos.

Vous le voyez donc par l'expérience, dans le système d'après lequel le père de famille et le prêtre se partagent les soucis de l'éducation, dans ce système qui permet aux maîtres et aux parents de se prêter alternativement main forte, il y a profit pour tout le monde. La famille peut ainsi se reprendre elle-même, réparer

ses petites avaries, refaire son propre idéal et apprendre à commander le respect; l'enfant dans son demi-éloignement apprend à connaître et à combattre ses défauts, et découvre ce que vaut le trésor des affections dont il abusait auparavant; la famille tout entière va donc se transformant par degrés sous la bienfaisante influence du collège chrétien.

Je ne me rappelle plus en quelle circonstance le Père Lacordaire, montrant l'habit religieux qu'il avait fièrement introduit en France, s'écriait : « Je suis une liberté ! » Le prêtre qui se dévoue à la famille dans l'œuvre de l'éducation pourrait dire dans le même sens : « Je suis un idéal ! » Car telle est en définitive sa mission sur la terre : privé pour lui-même des joies de la famille, il s'emploie chaque jour à les procurer à ses semblables, en leur montrant les vertus dont elles sont le fruit.

C'est par lui, c'est par son ministère que Dieu se plaît à rentrer là d'où on l'avait banni : c'est par lui que Dieu reprend sa place et dans nos pensées et dans nos actions et dans nos institutions privées ou publiques.

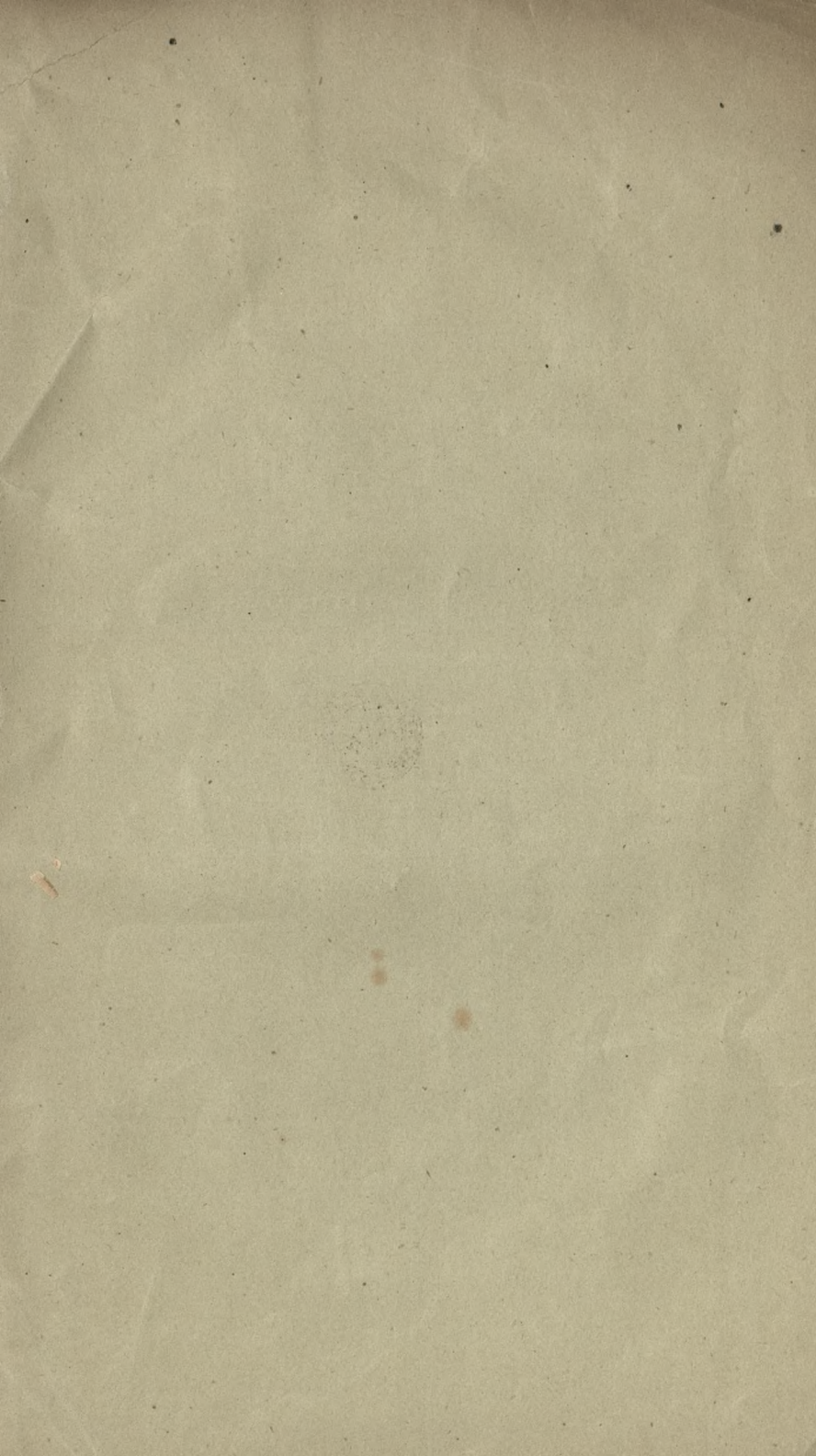
Oh ! laissez le prêtre se dévouer aux âmes, respectez son droit de parler tout haut, de parler des grandes choses, de l'amour du beau et du bien, de la science, des intérêts de l'enfance, de la charité, de la liberté et du progrès. Laissez-le relever les âmes qui faiblissent, laissez-le renouveler sur notre pauvre terre le sentiment de l'idéal. Ne permettez pas qu'on l'oblige à se cacher dans l'ombre du temple, lui qui est le signe de la miséricorde de Dieu, lui par qui vos fils auront appris peut-être à porter et à transmettre avec honneur votre



nom ! Les temps semblent mauvais pour la cause que je défends, mais élevons nos cœurs, ayons confiance dans l'avenir, c'est une partie de notre foi religieuse que la glorification de Jésus-Christ par le triomphe de son Église.







BIBLIOTEKA KÓRNICKA

223276

---

PARIS. — IMPRIMERIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

---